11me Année N° 10 15 Juillet 1892

MON JOURNAL

RECUEIL MENSUEL

POUR LES ENFANTS DE CINQ A DIX ANS

Un numéro le 15 de chaque mois : 15 centimes. — Douze numéros par an. France, 1 fr. 80; Étranger, 2 fr. 25



« BEN AZIZ ME TENDIT LA CARABINE »

LES LIONS DE MON ONCLE PAUL

Quand j'étais petit garçon, j'entendais beaucoup parler de mon oncle Paul. Il était en Afrique, où il s'était engagé dans les spahis. Je n'avais jamais vu de spahis, mais je connaissais le portrait de mon oncle Paul dans son bel uniforme, ce qui redoublait mon désir de le voir. Mes camarades osaient à peine me parler de leurs cousins ou de leurs frères qui étaient fantassins, artilleurs, cuirassiers ou dragons : je me rengorgeais pour leur répondre : « Mon oncle Paul est spahi, et un spahi, c'est bien plus beau ! »

Vous pouvez donc vous faire idée de ma joie lorsque maman fit préparer la chambre d'ami pour mon oncle Paul. J'eus de la peine à m'endormir, je rêvai de spahis, et le lendemain mes premiers mots furent : « C'est aujourd'hui que je vais voir mon oncle Paul ! »

« ÇA ? CE SONT MES LIONS »

Il arriva et je le trouvai bien beau. Après toutes les embrassades, nous le conduisîmes dans sa chambre, où ses bagages étaient déjà déposés.

« Il y a des cadeaux pour tout le monde là dedans, dit-il en montrant ses nombreux colis.

— Qu'est-ce que c'est que cet énorme ballot ? lui demanda ma mère.

— Ça ? ce sont mes lions. Il y en a un pour toi : il va falloir les envoyer au fourreur, pour qu'il en fasse deux beaux tapis.

— Tes lions, mon oncle Paul ! m'écriai-je avec enthousiasme. Où les as-tu pris ?

— Je les ai tués avec mon fusil, mon petit Jean.

— Oh ! le fusil qui est là ?

— Justement : ce n'est pas mon fusil du régiment, c'est un bon fusil que j'ai acheté tout exprès pour le *seigneur Lion*, comme l'appellent les Arabes. »

Pendant que nous causions, mon père avait pris un couteau, coupé les

cordes et défait le ballot. Les peaux de lion s'étalèrent sur le parquet : quelles crinières, quelles grosses têtes, quelles grandes dents ! Je ne pus m'empêcher de reculer. Mon oncle se mit à rire.

« Ah ! tu as peur, petit ! qu'aurais-tu dit si tu les avais vus vivants, ouvrant leur grande gueule ? As-tu vu bâiller un chat ? c'est tout à fait la même chose. L'Arabe qui était avec moi quand je les ai tués était plus blanc que son burnous.

— Ils ne sont donc pas braves, les Arabes, oncle Paul ?

— Si, à leur manière : mais ils ont peur des lions. Ceux-ci leur avaient mangé pas mal de monde, sans compter les bœufs, les vaches et les moutons.

— Raconte comment tu as tué tes lions, oncle Paul ! tu as le temps ; il n'est pas encore l'heure de déjeuner.

— Je crois que je ferai bien de le satisfaire, dit en riant mon oncle Paul à ma mère ; sans cela il ne me laissera pas tranquille. Viens sur mes genoux, petit, et écoute. Je me trouvais dans un douar, comme qui dirait une espèce de village arabe. Les gens ne faisaient que se lamenter : les lions leur enlevaient tous les jours des bêtes, et ils avaient beau veiller, allumer des feux, pousser de grands cris pour les effrayer, cela ne servait à rien du tout. Moi, j'avais déjà chassé le lion : c'est une belle chasse ; et puis ces pauvres gens me faisaient pitié ! C'est toute leur richesse, leurs troupeaux ; et encore les maudits lions ne se gênaient pas pour manger les personnes quand ils les trouvaient sur leur chemin. Je proposai donc aux hommes de venir avec moi à la recherche du *coquin*, du *bandit*, du *misérable*, comme ils appellent le lion quand il est loin : quand il est près, ils sont plus polis, c'est alors *le seigneur Lion*. Mais ils avaient trop peur pour s'exposer à combattre la bête. Tout ce que je pus obtenir, c'est qu'ils iraient reconnaître les traces du lion, pour déterminer le chemin qu'il avait l'habitude de prendre.

« Le lendemain, j'avais mes renseignements ; seulement c'étaient deux lions dont on avait relevé les traces....

— Deux à la fois ! m'écriai-je. Comment as-tu fait, oncle Paul ?

— Eh bien, mon petit, j'ai pris le temps de réfléchir. Tu comprends que je ne pouvais pas en choisir un et dire à l'autre : Reste tranquille, et attends que j'aie tué ton camarade !

« J'ai emmené des Arabes, non pour tirer sur les lions, mais pour me les signaler dès qu'ils les apercevraient. Je les ai fait monter sur des

rochers très élevés, d'où ils pouvaient voir de loin; et je n'ai pris avec moi qu'un jeune Arabe, nommé Ben Aziz, plus brave que les autres, et qui avait confiance en moi. Il devait me tenir prêts des fusils chargés pour le cas où je manquerais mon coup : il faut tout prévoir.

« Je m'avançai donc avec Ben Aziz sur un chemin étroit qui côtoyait une vallée assez profonde. De l'autre côté de la vallée, des montagnes plus ou moins hautes : çà et là, des broussailles assez épaisses pour cacher les lions. Je regardais de tous mes yeux si je ne les verrais pas remuer, quand tout à coup voilà une jolie petite gazelle qui arrive vers moi en courant : je te réponds qu'elle allait vite. Et tout aussitôt je vois un grand lion qui la poursuivait. Il ne se dépêchait pas comme elle, mais il faisait des bonds énormes, et il ne lui en aurait pas fallu beaucoup pour rattraper la pauvre petite bête. Moi, je dis à Ben Aziz : « Tiens-toi prêt » ; et je vise mon lion, attendant qu'il soit à portée. Et puis, quand la distance me paraît bonne, je tire mon coup de fusil,... et le lion saute en l'air comme s'il était poussé par un ressort.


« ILS VINRENT CHERCHER MES LIONS TRIOMPHALEMENT »

— Oh ! mon oncle ! est-ce qu'il était tué ?

— Pas tout à fait; mais il est allé tomber bien bas au-dessous de nous dans la vallée, où nous l'avons encore vu remuer quelque temps. Il était tombé sur le dos, et il se débattait dans des convulsions terribles. Il était

mort quand nous avons pu aller le chercher; mais ça n'a pas été tout de suite, à cause de l'autre lion.

— Oui, l'autre lion! Où était-il, mon oncle?

— Il arrivait d'un autre côté, tout près de nous, et mes Arabes poussaient de grands cris pour m'avertir. Au bruit de mon coup de fusil, il avait tourné la tête; il s'était arrêté et me regardait, la gueule ouverte, en montrant ses grandes dents. Je tirai....

— Paf! deux lions de morts! Bravo, oncle Paul!

— Pas du tout, mon ami: il n'était que blessé; et furieux, tu peux le croire! Il bondit, et vint tomber au pied du rocher où nous étions. Mon fusil était déchargé : si Ben Aziz eût pris la fuite, nous étions perdus. Heureusement, il ne se sauva pas et me tendit la carabine. Je tirai au moment où le lion s'élançait de nouveau, et cette fois ma balle l'atteignit en plein poitrail et lui traversa le cœur.


PAPA ME MÈNE AU TIR

— Ah! tant mieux, oncle Paul!

— Oui, tant mieux, petit Jean, car si j'avais manqué mon coup, je ne serais pas ici à te conter cette histoire. Le lion m'aurait broyé la tête dans sa gueule, après quoi il m'aurait mangé à son loisir. Et il aurait continué à ruiner les pauvres Arabes.

— Ils étaient contents, les Arabes, dis!

— Je crois bien! Ils vinrent d'abord chercher mes lions et m'escortèrent triomphalement. Puis, de tous les douars des environs ils accoururent avec leurs femmes et leurs enfants pour voir mon gibier. Tout ce monde-là me remerciait, baisait mon fusil, mes mains, mon manteau. Il y en avait même qui voulaient m'adopter pour leur fils.

« Les femmes ont pris le cœur de mes lions pour le faire manger à leurs garçons : elles croyaient que cela les rendrait courageux. Tiens, ce lion-là, le grand fauve, les Arabes l'appelaient *le Vénérable*, parce que c'était un vieux lion, très redoutable : il leur avait peut-être mangé pour cent mille francs de bestiaux, depuis qu'il était au monde. »

Ce fut la peau du *Vénérable* dont mon oncle Paul fit cadeau à ma mère, et j'ai bien souvent tiré dessus avec mon petit fusil, mon arc ou ma sar-

bacane. A présent je ne joue plus à ces jeux-là : ça n'est pas assez sérieux. Papa me mène au tir quand j'ai mérité une récompense, et l'on dit que je suis déjà très adroit. Tant mieux : car je suis bien décidé, quand je serai grand, à m'engager dans les spahis et à aller en Afrique, comme mon oncle Paul, pour tuer des lions... s'il en reste !

Pour le petit Jean,

J. Colomb.

LA CHTIOTE CREVETTE

M. Melvaz se promenait un matin avec Jacques et Juliette, ses deux enfants, sur le bord de la mer, à Sable-Plage, quand il aperçut de loin un peu de fumée sortant d'une vieille carcasse de bateau démantibulé.

« Qu'est-ce donc que cette fumée-là? Il y a donc quelqu'un là dedans qui fait du feu? dit M. Melvaz en se tournant vers un gros marin qui arrangeait ses filets tout en fumant sa pipe.

— Oh! c'est rien que ça, dit le bonhomme. C'est la Chtiote Crevette qui fait cuire son poisson. »

Et il montrait du doigt une robuste fille de treize à quatorze ans, fraîche, rose et brune, pieds et jambes nus. Une vieille jupe en loques lui pendait jusqu'aux genoux. Un vieux panier retenu par une ficelle lui tombait dans le dos, et, bien d'aplomb sur une de ses épaules, elle portait un grand filet de pêcheuse de crevettes.

La Chtiote Crevette, comme on l'appelait — ce qui voulait dire : La petite Crevette, — était venue à Sable-Plage bien avant qu'il y eût un seul chalet. Qui l'avait amenée là? On ne se rappelle pas bien. On croit cependant qu'elle accompagnait une troupe de bohémiens qui l'avaient sans doute égarée volontairement pour s'en débarrasser. Sans père ni mère, sans sou ni maille, elle vivait d'un morceau de pain qu'on lui donnait de temps à autre. De demeure, elle n'en avait pas, ou plutôt elle en changeait souvent. Tous les vieux bateaux désemparés lui servaient tour à tour de domicile jusqu'au jour où on les détruisait à coups de hache. Alors, comme ces « Bernard-l'Ermite » qui voyagent de coquille en coquille, elle cherchait une autre vieille carcasse de bateau pour y dormir en paix. Un jour, un peintre à qui elle avait servi de modèle lui donna un filet à crevettes. Depuis ce moment, tous les jours, l'enfant est allée à la

pêche aux crevettes. Quand il n'y avait pas encore de riches baigneurs à Sable-Plage, elle vendait sa récolte aux marchands de poisson pour Paris. Maintenant qu'il y a des baigneurs dans les chalets, elle va leur vendre ses crevettes et elle conserve l'argent qu'elle gagne dans une espadrille déchirée qu'elle a ramassée dans le sable. Cette vieille espadrille, jointe à un couteau rouillé trouvé aussi dans le sable, à une grande coquille ramassée à marée basse et à une vieille cruche de terre qu'elle a payée, un jour, six sous, constitue tout son ameublement.

Voilà déjà deux ans qu'elle habite ce dernier vieux bateau. Elle vit là en compagnie d'un homard qu'elle a ramassé, un beau matin, échoué sur la plage et à moitié mort. Le homard loge à fond de cale, et tous les jours sa petite amie lui apporte de l'eau de mer fraîche et des poissons pour sa nourriture. Il porte à la patte une ficelle rouge.

Comme le chalet des Crevettes roses où demeurent M. et Mme Melvaz et leurs enfants n'est pas trop loin de son trou, la Chtiote Crevette y vient offrir sa pêche. Jacques et Juliette, amusés de son histoire, vont quelquefois la regarder dans la cuisine comme une bête curieuse.

Jacques, qui a bon cœur, lui avait, un jour, donné un morceau de gâteau. La Chtiote Crevette s'en montrait reconnaissante.

Un soir, Jacques — un étourdi s'il en fut jamais ! — avait posé sur le bord de la mer son beau seau peint en bleu, sa brouette peinte en vert et sa pioche de terrassier. Puis il était parti faire je ne sais quelle promenade à âne, en oubliant ses jouets.

Deux mauvais polissons, deux petits rôdeurs, surveillaient de loin les susdites épaves. Ils ont vu Jacques planter là ses jouets et partir avec sa sœur sur le dos d'un bourriquet. Ils sont sûrs qu'il ne va pas revenir tout de suite. Ils regardent autour d'eux s'il ne vient personne, puis, vite, ils font main basse sur le tout et vont se sauver avec leur butin....

« Voulez-vous pas! voulez-vous pas! » crie une voix derrière eux. Et la Chtiote Crevette, brandissant son filet, apparaît aux yeux des deux polissons.

— Tiens! c'est l'idiote, dit l'un des deux garnements. Veux-tu bien te sauver! »

Et tous deux se jettent sur elle. Mais la Chtiote Crevette est la plus forte. Elle administre une bonne raclée aux deux polissons, qui se sauvent en criant. Puis elle charge sur son dos la pioche et la brouette et va les reporter chez Jacques. Jacques n'est pas encore de retour, mais sa maman

est là et veut donner à la Chtiote Crevette quelques sous pour sa peine. Elle les repousse de la main et s'enfuit sans rien accepter.



LA CHTIOTE CREVETTE

En sortant du chalet, elle rencontra l'un des deux polissons, qui lui cria : « Tu nous paieras ça, idiote! Tu nous paieras ça! »

Le lendemain matin, Jacques aperçut du feu sur la plage, dans la direction du bateau de la Chtiote Crevette. Était-ce donc lui qui brûlait?

M. Melvaz partit avec ses enfants pour aller voir. Hélas! c'était bien la demeure de la petite pêcheuse qui se consumait. Et M. Melvaz aperçut deux gamins de douze à treize ans qui actionnaient le feu.

Les deux polissons filèrent à toutes jambes en voyant des visiteurs.

Le mal était fait. On n'y pouvait plus rien. Jacques et Juliette étaient tout tristes et leur papa semblait peiné aussi. Tout à coup Juliette s'écria :

« Papa ! papa ! la voilà! »

C'était, en effet, la Chtiote Crevette qui revenait de la pêche, son panier plein. Elle rapportait en même temps une cruche d'eau fraîche pour son homard. Elle paraissait gaie, la pauvrette, et faisait de grandes enjambées. Quand elle fut à cent pas de ce qui avait été sa demeure, elle s'arrêta, se frotta les yeux,... sans doute elle se trompait,... puis elle se mit à courir comme une folle vers les débris de son pauvre bateau.



DEUX GAMINS ACTIONNAIENT LE FEU

« Oh! misère! s'écria-t-elle, mon homard et mes sous,... tout est pris! »

Et elle sanglotait. Ce n'était pas la vieille carcasse qui lui servait d'asile qu'elle regrettait, mais ses sous qu'elle économisait l'été pour acheter du pain l'hiver! et puis son homard, son seul ami!

« Ne pleure pas, Chtiote Crevette! ne pleure pas », lui disaient Jacques et Juliette. Mais la pauvrette, accroupie, pleurait son homard, brûlé sans doute, et le cherchait dans les décombres. Ne le trouvant pas, elle s'enfuit, désespérée, en courant, vers la mer.

Le lendemain de l'incendie, un garçon tout en loques se présenta à la cuisine du chalet des Crevettes roses.

« Voulez-vous un beau homard? dit-il à Gertrude la cuisinière; un beau homard tout vivant ?

— Attends un instant. Je vais demander à Madame », dit Gertrude.

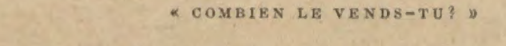
Madame était sortie. Mais Monsieur était là. En arrivant dans la cuisine, il regarda le gamin, dont la figure lui déplaisait, et le homard, qui lui plaisait beaucoup, au contraire. Il prit l'animal entre ses mains et l'examina avec soin.

« Il est lourd et très gros, dit-il; combien le vends-tu? »

Juliette s'était glissée dans la cuisine pour voir, et avait dit deux mots à l'oreille de son père.

« Combien le vends-tu? reprit M. Melvaz.

— Oh! dix francs. C'est pas trop cher, M'sieu. Nous sommes bien malheureux. J'ai deux frères et trois petites sœurs....



« COMBIEN LE VENDS-TU? »

« — Dix francs? Et si je te le payais dix coups de bâton, trouverais-tu que c'est bien payé?

— Mais, M'sieu, balbutiait l'enfant....

— Ce homard-là, reprit M. Melvaz, tu l'as volé. Il appartient à la Chtiote Crevette. Oses-tu dire le contraire?

— Mais, M'sieu,... 'e ne sais pas, moi,... on me l'a donné,... je ne sais pas d'où il vient, M'sieu....

— Et ta manche brûlée, sais-tu d'où elle vient? dit M. Melvaz. Je vais te le dire, moi. Toi et un mauvais drôle de ton espèce, vous avez mis le feu au bateau de la Chtiote Crevette, après lui avoir volé ses sous et son homard. Seulement, vous n'avez pas pris garde à la ficelle rouge que le homard porte à une patte.... Maintenant, tu as le choix : ou sauve-toi en laissant le homard, que je rendrai à la Chtiote Crevette, ou je t'emmène par l'oreille chez le commissaire. »

Le mauvais drôle, ayant le choix, fila au plus vite.

M. Melvaz alla avec ses enfants à la recherche de la Chtiote Crevette. Ils la trouvèrent dans une vieille chaloupe abandonnée et ils lui rendirent son homard.

La pauvre petite pleurait de joie en retrouvant son homard.

M. Melvaz fit une quête dont le produit fut affecté à l'achat des matériaux nécessaires pour construire une maisonnette à la Chtiote Crevette. La petite pêcheuse a maintenant renoncé à ses habitudes nomades.

Quant aux deux mauvais garnements qui avaient voulu se venger de la Chtiote Crevette, ils n'ont pas tardé à être mis en prison pour avoir volé des légumes à une fruitière. Et, ma foi, c'est vraiment bien fait!

J. Malassez.

LE CARILLON DE PAQUES

(nouvelle bretonne)

C'est l'usage, dans presque tous les pays chrétiens, de faire, le matin de Pâques, joyeusement tinter les cloches des églises, après les avoir laissées muettes les deux jours précédents en signe de tristesse.

Or le soleil de Pâques venait de se lever radieux sur un petit village breton, quand Pierric, le vieux sacristain, monta dans son clocher pour assujettir une corde neuve, afin de pouvoir mieux sonner. Mais arrivé près de la cloche, il s'arrêta interdit, tourna autour d'elle à petits pas, hocha la tête, puis descendit quatre à quatre, aussi vite que le lui permettait son âge, et courut à la cure. Sur le seuil, il rencontra et renversa presque la mère du curé :

« Eh bien! lui dit celle-ci, ça ne carillonne donc pas aujourd'hui?

— Faudra voir! répliqua mystérieusement Pierric ; j'ai deux mots à dire à M. le Curé. »

Celui-ci était dans son jardin ; le sacristain l'y rejoignit, tandis que la vieille dame le suivait des yeux d'un air un peu mécontent. Elle le vit parler à son fils en gesticulant comme s'il montrait quelque chose d'invisible au-dessus de lui. Le prêtre sourit, réfléchit un moment, puis répondit, et comme Pierric le quittait, il lui cria : « C'est bien entendu : notre ancienne cloche... sur la tour,... jusqu'à ce que vous soyez fatigué, mon brave. »

Bientôt on entendit passer sur le village une petite voix de clochette fêlée, et les habitants se dirent l'un à l'autre : « Eh bien! est-il donc arrivé malheur à notre bourdon, ou Pierric n'a-t-il plus la force de le tirer? »

Et ces suppositions répétées, affirmées, colportées, piquèrent au vif la

curiosité des paroissiens. Les paresseux sortirent du lit à la hâte, les autres s'apprêtèrent au plus vite ; jamais messe matinale n'avait eu si grande foule qu'il y eût ce jour-là.

« Mes amis, dit le curé en finissant son prêche, vous avez dû vous étonner du silence de notre bourdon, en ce jour de fête. Mais voici que, durant ces derniers jours, des hirondelles ont profité de son immobilité pour commencer à y bâtir leurs nids avec tant d'ardeur qu'ils sont presque achevés. Pierric, qui s'en est immédiatement aperçu ce matin, est venu me consulter, et j'ai pensé que rien ne pourrait être plus agréable à Dieu qu'un acte de bienveillance envers quelques-unes de ses créatures. J'ai donc conseillé à Pierric de carillonner Pâques avec notre ancienne cloche, et, si vous voulez bien, nous laisserons ces oiseaux élever en paix leur famille à l'abri de notre bourdon.

« Mais j'espère que son silence n'autorisera personne à se dispenser d'assister aux offices, en sorte que, grâce à votre zèle, le bon Dieu n'aura rien à reprendre, ni dans ma conduite, ni dans celle de ces hirondelles. » La foule souriait....

Et, vraiment aussi longtemps que tinta la petite cloche, chacun, autant qu'il le put, se fit un devoir d'honneur de répondre à son appel. Or, après, l'habitude était prise et le bon curé ne regretta jamais son indulgence aux hirondelles!

H. S. B.

BIEN MAL ACQUIS NE PROFITE JAMAIS

« Bonjour, petit Nino; tu es venu tout seul?

— Oui, tante Anna, par le jardin, maman permet! Je viens vous voir parce que,... parce que je vous aime bien! »

Une tante ne lit pas comme une maman sur le front des petits enfants; la pauvre tante Anna ne devina pas que, traduit mot à mot, cela signifiait : « Parce que vous avez eu hier un grand dîner et que, j'en suis sûr, il reste des gâteaux. »

« Tu as eu une bonne idée, Nino, de venir aujourd'hui. »



« POUR TA PETITE SŒUR »

Pauvre tante Anna! Elle ouvrit la porte de la salle à manger, Nino la suivit; puis la porte du buffet, et Nino la suivit encore,... mais des yeux seulement. Il n'y a que les souris qui entrent dans les buffets. Heureuses souris!...

Tante Anna prit dans une assiette un gros chou à la crème.

« Je ne t'en donne qu'un, dit-elle : c'est bien assez pour un petit homme qui vient de déjeuner. »

Elle en mit un second dans une soucoupe.

« Et tu emporteras celui-ci pour ta petite sœur. »

Comme c'est bon, un chou à la crème!... Il serait inutile, sans doute, d'en demander un second! Un gâteau de plus ou de moins, ce n'est pourtant pas une affaire; mais tante a des idées!

« Adieu, tante Anna; je reviendrai demain. »

Le jardin qui sépare les deux maisons n'est pas grand; mais il est plus facile de faire peu de chemin en beaucoup de temps que beaucoup de chemin en peu de temps; la preuve, c'est que Nino resta en route presque un quart d'heure.

D'abord il marcha lentement, de peur de casser la soucoupe, et puis,... s'il faut tout dire, il s'arrêta pour contempler sous ses différentes faces

le gâteau de sa petite sœur. Un gâteau, c'est joli de tous les côtés! Mais pourquoi les pâtissiers mettent-ils tant de sucre en poudre sur le couvercle des choux? Cela ne sert à rien! Il n'y en aurait pas que ce serait tout pareil, plus joli même, doré, comme sur les côtés! (Première pause.)

La petite langue rose sortit de son palais.... Elle y rentra toute blanche, comme s'il neigeait!

«Je crois bien, moi, que Suzette n'y tient pas, à ce sucre!»

Seconde sortie!... Décidément, il neigeait.

« Oh! oh! Je crois bien que je l'ai serré un peu trop! voilà de la crème qui sort là-dessous! » (Seconde pause.) Suzette ne mangera pas ce qui est tombé dans la soucoupe, oh non! »

La petite langue rose fit encore une promenade.

« Il faut qu'il y ait beaucoup de crème pour qu'elle sorte comme cela, quand on y touche à peine! Je vais lever un peu le couvercle, pour voir... (Troisième pause.) Tiens,... le couvercle est vide! la crème est toute dans le fond; pourquoi mettent-ils un couvercle, alors? »

« SUZETTE NE TIENT PAS A CE SUCRE. »

Hélas, hélas!... Quand Nino se remit en route, le couvercle n'existait plus!

« Il est énorme, ce gâteau! maman ne le donnera pas tout entier à Suzette. » (Quatrième et longue pause.)

. . . .

Nino n'arrivait pas encore au bouton de la sonnette, mais tout le monde connaissait sa façon de s'annoncer. Avec son talon, il tambourinait au bas de la porte.

« Voilà Nino! » cria une petite voix dans le corridor.

On vint ouvrir, Suzette suivait : « Tu m'apportes quelque chose? »

Il lui apportait une soucoupe aussi nette que si un petit chat y avait passé!... Cette soucoupe vide produisit un effet extraordinaire!

« Il n'y a rien! » fit Suzette désappointée.

Il faut le dire à la louange de Nino, ce cri lui perça le cœur comme une flèche très pointue!... La maman, elle, avait lu, en une seconde, toute l'histoire sur le front rougi de son petit garçon.

« Nino, qu'y avait-il dans cette soucoupe?... Répondez,... levez

la tête; à quoi bon regarder cette soucoupe? Y retrouverez-vous ce que tante Anna y avait mis? »

O douleur, remords, confusion!...

« Je,... je n'y pensais pas, maman! je,... je l'ai mangé petit à petit!

— C'est mal ce que vous avez fait là! priver votre sœur de son gâteau, tromper la confiance de tante Anna!... Votre gourmandise vous perdra. Montez dans votre chambre! Vous serez privé de dessert pendant trois jours!

— Pardon, maman! pardon, Suzette!... Maman, je donnerai à Suzette une de mes croquettes de chocolat.

— C'est bien! Elle la mangera à son goûter à la place du gâteau; montez dans votre chambre! »

On ferma la porte et Nino resta seul pour crier à son aise et se repentir. Trois jours! Les gâteaux de tante Anna seront mangés pendant ce temps-là! Étendu sur le tapis au pied de son lit, il pleura sa faute... et ses conséquences.



« QU'Y AVAIT-IL DANS CETTE SOUCOUPE? »

Au bout de quelques minutes, Nino se releva. Il sentait en lui quelque chose d'inusité, un malaise vague... Il s'assit sur un tabouret. Ses joues, rougies d'abord par les larmes, prenaient une drôle de teinte! Quoiqu'il essayât de se le dissimuler, Nino ressemblait étonnamment à un petit garçon dont l'estomac entrerait en révolte.

« Au secours, maman, au secours! »

Ce n'était pas une comédie, la maman ne pouvait s'y tromper. Il était maintenant très pâle.

« Maman, j'étouffe... dans mon estomac! »

Comment décrire le piteux état auquel il se vit réduit?...

On courut, on s'empressa; fleurs d'oranger, menthe, eau de mélisse,... tout fut inutile!...

Bien mal acquis ne profite jamais!

Marthe Bertin.

HISTOIRE SANS PAROLES



Ceux et celles qui nous enverront la meilleure explication de cette histoire recevront une jolie récompense.